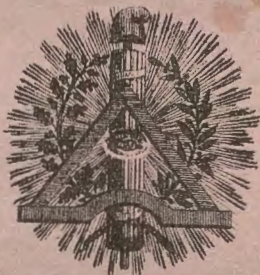


16

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

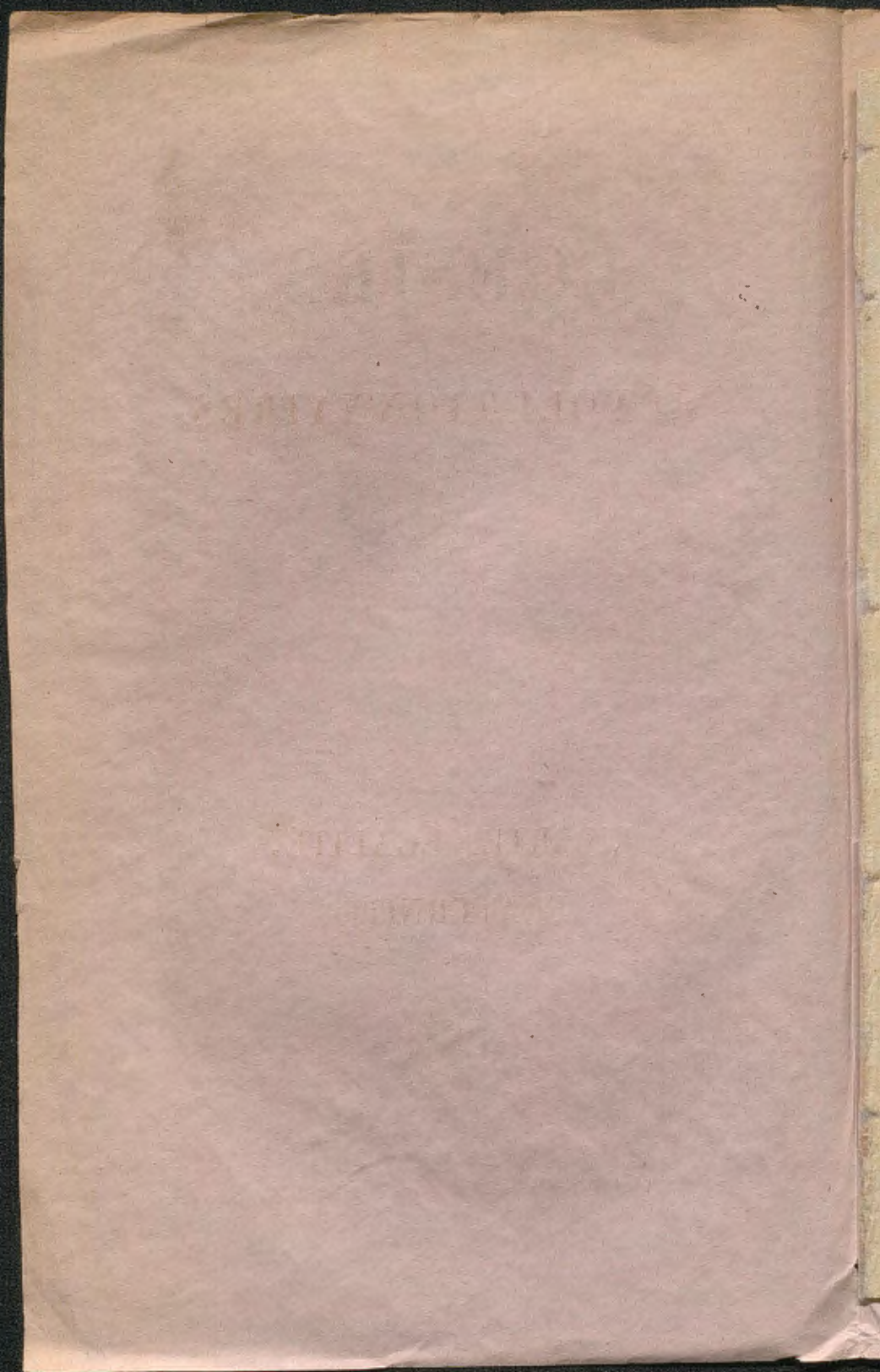


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU





BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

Cote 16

LES CRIS
DES
PROTESTANS.

POÈME HÉROIQUE.



LES CRIS

DES

PROTESTANS

POUR LEUR HISTOIRE

3

LES CRIS
DES
PROTESTANS,

POÈME HÉROÏQUE.

DES Enfans de Calvin trop long-tems à l'écart,
Depuis que d'avec Rome ils font partie à part,
Je chante les périls, les guerres intestines,
Le préjugé, l'erreur qui causa leurs ruines,
Le bonheur & la paix qu'ils goûtent à présent,
Graces aux soins d'un Roi si juste & si clément.

CHARLES conçut pour eux une haine mortelle;
Les voyans prospérer, il leur chercha querelle,
Et les persécuta de plus d'une façon.
Ne pouvant les dompter ni mettre à la raison,
Il résolut un jour, bien fatal à la France,
De les immoler tous à sa propre vengeance.
Bien ou mal ce projet réussit ce jour-là;
Quoi qu'il en soit pourtant toujours le sang coula;
Le sang! Ah! tout le mien dans mes veines se
glace!

Nimporte, il faut poursuivre ou bien céder la place.
Ainsi donc dans Paris le sang des Huguenots

Couloient rapidement comme l'eau des ruisseaux ;
 Quand Henri IV, alors plein d'une ardeur guerrière
 Pour la Loi de Calvin, sa mère nourricière,
 S'arma pour sa défense ; à la tête des siens ,
 Après divers combats, soumit les Parisiens ;
 Il entra dans Paris aux sons des clarinettes,
 Des fifres, des tambours, des cloches, des trom-
 pettes ;

Il monta sur le Trône où l'appelloit ses droits ,
 Grace au Frère Clément, qui s'en mordit les
 doigts ,

Il entendit la Messe, & quand elle fut dite ,
 Fit le signe de croix avec de l'eau bénite ;
 C'est-à-dire, en deux mots, pour n'en pas dire trois,
 Que pour mieux s'assurer le Sceptre des Valois ,
 D'Huguenot qu'il étoit, il devint Catholique ;
 L'Eglise pour son Roi l'adopta sans réplique ;
 Tous ses Frères en Dieu plus constans dans la Foi
 Neurent qu'un Protecteur au lieu d'avoir un Roi.
 De leur Culte interdit leur permit l'exercice ;
 Il leur laissa construire un modeste édifice
 A la gloire du Dieu qu'il avoit renié ,
 Mais que son cœur encor n'avoit point oublié ;
 Car j'ai lu, je ne sais si c'est dans la gazette ,
 Qu'en français quelquefois il prioit en cachette.
 Que ce soit en latin, que ce soit en français ,
 Rome ainsi que Calvin vécurent dans la paix.

Tout fut bien tant qu'Henri vécut dans ce bas
 monde,
 Mais quand il fut dans l'autre, où personne ne
 gronde ,

5

Où tout le monde en paix goûte un bonheur sans
fin,

Son Fils tourna la face aux Enfans de Calvin;
Le Fils de celui-ci, d'humeur moins flegmatique,
De leur pays natal les chassa sans réplique.

Ainsi, de ces Enfans, non pas de Loyola,
Avec arme & bagage un bon tiers s'en alla.

L'Anglais, à bras ouverts, les reçut dans ses villes,
Le Batave, pour eux, n'eût point assez d'asyles;
Des hauts puissans Seigneurs leur tendirent les bras;
Le Royaume de France ainsi se démembras.

La campagne manquant de bras pour la culture,
Le sol ne produisoit qu'au gré de la nature;
C'est-à-dire, des glands, des ronces, des chardons,
Quelqu'autre fruit sauvage & quelques champi-
gnons.

Les vieillards qui restoient dans ces cantons stériles,
Pressés par le besoin, s'en furent dans les villes;
Tel qu'on voit de nos jours dans le sein de Bor-
deaux (1).

Ces Etres malheureux couchés sur les carreaux,
Exposant leur misère aux yeux de l'opulence,
Du plus pauvre souvent reçoivent l'assistance.
Ainsi ces pauvres gens, par le sort outragés,

(1) Je viens de faire le tour du Royaume; je n'ai point vu de ville où la mendicité soit plus soufferte qu'à Bordeaux. Il est dégoûtant de voir dans les allées de Tourni ces misérables extropiés étendus par terre, exposés du matin au soir au froid & à la pluie. Ne vaudroit-il pas mieux construire une maison pour les incurables que de ne s'occuper qu'à élever de superbes édifices? On fait tout pour le luxe & rien pour l'humanité.

Des pauvres Protestans ils étoient foulagés,
 Et ce fut à ceux-ci que l'injuste Patrie
 Fit payer cherement les frais de la partie.

D'ABORD on les priva du droit de citoyen ;
 Au profit de l'Eglise on confisqua leur bien ;
 On démolit leur Temple, on enleva leurs cloches,
 On pilla leur maison, on fouilla dans leurs poches,
 On ne leur laissa plus que les yeux pour pleurer.
 On commit des agens pour aller épier,
 Sur-tout le Vendredi, s'ils mangeoient gras ou
 maigre,
 Goûtoient un peu de tout, tant du doux que de
 l'aigre ;

Quand c'étoit du cochon, ils renversoient leur pot,
 Et leur faisoient payer l'amende du tripot.
 Croyant de bien dîner, ils faisoient maigre chere ;
 Ce n'étoit presque rien, du moins qu'une misere ;
 Mais c'est quand à l'Eglise on les force d'aller
 Pour entendre la Messe & pour se confesser,
 Baiser un Crucifix, une Sainte Relique,
 Ils en avoient alors la fièvre ou la colique ;
 Ils étoient tellement entêtés sur ces points,
 Qu'ils se seroient plutôt battus à coups de poings,

CEPENDANT du Cayla, le Curé pacifique,
 Qui tenoit son pouvoir d'un pouvoir despotique,
 Depuis la Trinité jusques à la Toussaints,
 En fit mettre en prison trois cents ou quinze-vingts.
 Soit à tort, à travers, ensuite il les fit pendre
 Pour avoir mangé gras le Mercredi des Cendres ;
 Mais après quelques jours, se trouvant à l'écart,
 On le pendit lui-même à-peu-près comme un lard.

DES-LORS, les Camifards prirent en main les
armes

Et firent des progrès dignes de nos Gendarmes.
Ils avoient à leur tête un garçon Boulanger,
Qui ne leur donnoit pas tous les jours à manger ;
Mais il les conduisoit au charnier de la gloire ;
Lorsqu'ils ne mouroient pas sur le champ de victoire,
Ils alloient expirer sous le fer du bourreau,
Sur un impitoyable & sanglant échaffaud.

VILLARD, le grand Villard, fut nommé pour
combattre

Ces pauvres Camifards, valeureux comme quatre.
Avec mille soldats, il fut fondre sur eux ;
Eux n'étoient que cinq cents, mais un en valloit
deux.

Ils étoient sur un mont, notez cet avantage,
Car il est à propos de le mettre en usage :
Ainsi dès le matin, lorsque le coq chanta,
On commença le branle, & le bal se donna.
Les soldats de Villard commencerent la danse,
Mais après quelques tours perdirent la cadence.
Le Chef des Camifards, ce valeureux mitron,
Leur fit recommencer le pas du rigodon ;
Pour la seconde fois, sans feinte, sans surprise,
Ils en vintrent aux mains aux portes d'une Eglise.
Pendant qu'ils se battoient comme de vrais damnés,
Le Curé, de frayeur, n'osa montrer le né.
Les femmes du parti, ces aimables guerrieres,
Firent pleuvoir des toits une grêle de pierres,
Qui mirent de Villard les soldats aux abois ;
Lui-même fut blessé d'un éclat de ces toits.

Ne pouvant les dompter, ni vaincre par l'épée,
Il demanda la paix, & lui fut accordée.

Mais après quelque temps de ce qu'il se passa,
Louis quatorze un soir dans son lit trépassa.
Il mourut comme un saint, n'en déplaise au vil
gairé ;

La France fut en deuil, comme c'est l'ordinaire ;
Son corps à Saint-Denis fut mis dans un cercueil
A côté de son père & de son bisayeul.
L'un de ses petits Fils prit Tom Sceptre, & sa place,
Et les choses alors prirent une autre face.

Rome enchaînant son cœur à sa dévotion,
Il montra pour Calvin beaucoup d'aversion.
Jamais Rome & Calvin n'ont vécu comme frères,
Certain je ne sais quoi fait qu'ils ne s'aiment gueres ;
Rome veut avoir droit, Geneve croit l'avoir :
Comment concilier & le blanc & le noir ?
Et comment réunir, sans faire de miracles,
Deux partis divisés par de si grands obstacles ?

Tout qui fais mieux encore & que Rome &
Calvin,

Lequel de ta loi sainte est dans le vrai chemin ?
Dis-nous le sans détour, un seul mot qu'il t'é-
chappe,

Unira l'envoyé de Geneve & du Pape.

Ces deux fiers ennemis, ces rivaux si fameux,
Qui depuis si long-tems se déchirent entre eux,
Ne les verrons-nous pas se faire d'embrassades,
Et réciproquement s'envoyer d'ambassades ?

Mais, hélas ! à nos vœux le Dieu ne répond pas,
Il rit du haut des Cieux de nos tristes débats,

2.
Il nous donna sa Loi, l'esprit pour la comprendre,
Tant pis, tant pis pour ceux qui ne veulent l'en-
tendre,

Et qui donnant un sens contraire à la raison,
Ont si défiguré cette Sainte Sion,
Que si Dieu revenoit une autrefois sur terre,
Ne reconnoîtroit plus cette modeste mere;
C'est pourquoi Louis XV. à mon avis eut tort,
La politique même en demeure d'accord.

Il ne devoit jamais, malgré que Rome dise,
Qu'il n'est point de salut hors des murs de l'Eglise,
Troubler les Protestans dans leur Culte divin;
Qu'importe à Dieu qu'on chante en français en
latin,

Du bon-homme David, les Pseaumes, les Can-
tiques,

En est-on pour cela plus ou moins Catholiques?
Pour cela falloit-il mettre en frais son courroux,
Et pour les convertir, les faire pendre tous?
Ceux qui donnoient au Roi ce conseil favorable
Méritoient de sa part un cordon honorable.

On voyoit de ces gens, qui, brigant les hon-
neurs,
Passoient de la poussiere au faite des grandeurs.
Combien n'en voit-on pas encore, dans les villes,
Qui jouissent du fruit de ces honneurs serviles?
C'est en persécutant nos peres malheureux
Qu'ils se sont enrichis du bien de leurs neveux.
Ces cruels, abusant de leurs droits mercénaires,
Au plus honteux supplice ils condamnoient nos
peres:

Eh! quel étoit leur crime? hélas! c'en étoit un
De prier en français notre Père commun!

Ils étoient dans ces tems de ces ames dévotes;
On n'en trouveroit plus, je crois, de si bigotes,
Qui couroient à la mort sans en craindre l'horreur,
Plûtôt que d'embrasser d'autre Loi que la leur.
Il en étoit ainsi du règne de Tibère,
De Néron, de Trajan, de Titus qu'on révère.
Plus ils sacrifioient de Chrétiens à leurs Dieux,
Plus le nombre augmentoit des Martyrs glorieux.
Pleins d'amour & de foi pour le Sauveur du monde,
Ils voloient au trépas d'une ardeur sans seconde;
De la vie à la mort ils passoient sans effroi,
Trop heureux de verser tout leur sang pour la Foi;
Et trop heureux encor, dans ces gouffres de
flames,

De consumer leurs corps quand ils sauvent leurs
ames.

Mais si c'est à ce prix que l'on gagne le Ciel,
Peu de gens goûteront ce bonheur sans pareil.

CEPENDANT Benezet, ce Ministre fidelle,
Ce serviteur de Dieu, des martyrs le modele,
Sous le fer des bourreaux, expira pour la Foi;
Et loin de murmurer contre une injuste loi,
Il bénit le Seigneur, il chanta ses louanges,
Et remit son destin entre les mains des Anges.
Lafage, son ami, ce fidele Pasteur,
Ce Ministre pieux, plein de zèle & d'ardeur,
L'instant que du Sauveur il prêchoit la doctrine,
Que sa bouche exaltoit sa parole divine,
Fut pris & maltraité par d'indignes soldats,

Et comme Benezet fut conduit au trépas,
 Il étoit de cet âge où l'aimable jeunesse
 Ne sauroit se montrer sans qu'elle n'intéresse ;
 Aussi quand il parut sur ce triste échaffaud,
 Qu'on lui mit sur le front le sinistre bandeau,
 Tous les cœurs attendris se fondirent en larmes ;
 Hélas ! je fus témoin de ces vives alarmes !
 Je n'étois qu'un enfant & je ne pleurois pas ,
 Mais je sentoîs mon cœur dans un grand embarras ;
 Et quand le fer tranchant alla couper sa tête ,
 Mon âme en ce moment devint plus inquiète :
 Ne pouvant supporter ce spectacle odieux ,
 Soudain je m'en allai sans détourner les yeux.

C'ÉTOIT pen, mais après qu'une guerre funeste ,
 Qui s'unit à la faim de même qu'à la peste ,
 Eut assez ravagé les champs & les troupeaux ,
 On augmenta le joug , on doubla les impôts
 De ceux qui, grace aux soins d'un Pasteur plein
 de zèle ,

Professoient de Calvin la Loi pure & fidelle.
 La persécution ranima ses flambeaux ,
 Et courut nuit & jours & par monts & par vaux.

Un soldat parvenu par la route commune ,
 Et souvent celle-là conduit à la fortune ;
 Un jour , n'importe quel , car le jour n'y fait rien ,
 Sur-tout quand il s'agit plus de mal que de bien ,
 A la tête des siens , parti de la caserne ,
 Sans tambour , sans trompette , & même sans
 lanterne ,

Car il avoit juré , ce maudit Renégat ,
 Ce traître , ce farouche & ce méchant soldat ,

Que de quelques Pasteurs il porteroit la tête,
 En effet, ce soir là, c'étoit un jour de fête,
 Il fut, sur les avis qu'un pauvre prédicant
 Etoit dans un endroit caché secretement.
 Soudain il porta la terreur de ses armes,
 Il répandit par-tout les plus vives alarmes,
 Il fit, de ses soldats, investir la maison,
 Il entra le premier, arrêta sans façon,
 La femme, les enfans, le mari, tout le monde,
 Il les interrogea tour-à-tour, à la ronde,
 Se fit donner les clefs & le passe-partout,
 De la cave au grenier, il visita par-tout;
 Il découvrit un trou, croyant y voir sa proie,
 Il s'élance soudain, & soudain il s'y noye,
 Car c'étoit dans un puits qu'il s'étoit laissé choir,
 Que son avidité l'empêcha de prévoir.
 Il étoit altéré du pur sang de son frere;
 Il se désaltéra, mais ce fut dans l'eau claire.
 Le Ministre transi n'étoit pas guères loin,
 Car il étoit tapi dans un monceau de foin;
 Vite comme l'on peut, on l'habilla en femme,
 Il en fut prendre l'air & le ton & la game;
 Une rose à la bouche, un panier sous le bras,
 Avec les yeux baissés, traversa les soldats.

UNE autre fois, hélas! ce n'est point un men-
 songe,
 Ce n'est point une fable, & ce n'est point un songe,
 C'est une vérité de ce même canton,
 Que je traduis en vers de ma propre façon.
 Sous un chêne touffu, de figure rotonde,
 Qui pouvoit contenir mille hommes à la ronde,

Des zélés Protestans y prioient ce jour là
 Le Dieu que Pierre un jour par trois fois tenia ;
 Et très-dévotement , avec respect & crainte ,
 Ecbûtoient un endroit de l'Ecriture Sainte ;
 C'étoit précisément au peuple d'alentour ,
 Que le Sauveur prêchoit & la paix & l'amour ;
 Quand tout-à-coup un bruit , tel qu'un torrent
 rapide ,

Sortant des flancs ouverts d'une montagne hu-
 mide ,

Soudain se fit entendre & fit voir à leurs yeux
 Un escadron armé , qui fut fondre sur eux.

A son horrible aspect leurs cheveux se dresserent ;
 Mais sans perdre la carte , alors tous décamperent
 Comme un vol de perdrix , à l'aspect d'un chasseur ,
 Fuit au loin sans savoir où le conduit la peur :

Mais on tira dessus cette triste assemblée ;
 Des mourans & des morts la terre fut jonchée.

Ceux qu'on prit à la main , sans leur faire du mal ,
 On ne mit sur leur chef , qu'un chef de Cardinal.

Le Ministre zélé qu'avoit fait la priere ,
 Dans un triste réduit passa la nuit entiere ;

Mais quand l'astre du jour parut sur l'horison ,
 Il sortit de ce lieu comme d'une prison.

Le pauvre homme , en passant la riviere à la nage ,
 Des soldats effrénés qui gardoient ce passage ,
 Sans pitié , sans remords , sans crainte & sans
 égard ,

Lui tirerent dessus comme sur un canard.

Ainsi finit ses jours , ce Pasteur vénérable ;

Hélas ! méritoit-il un sort si déplorable !

UN Pere infortuné, dans ces jours orageux ;
 Errant également sur ce rivage affreux ,
 Fut pris par des soldats , en faisant sa priere.
 Comme on le conduisoit à son heure dernière ,
 Son Fils, son propre Fils, arrêtant les soldats ,
 Leur enleva son Pere aux portes du trépas.
 Mais ce Fils généreux plein d'amour & d'audace ;
 De son malheureux Pere il prit alors la place.
 Malgré ce trait si beau , si grand, si naturel ,
 Qui rendoit innocent cet heureux criminel ,
 Sans pitié l'on traîna cette jeune victime
 A bord de ces vaisseaux habités par le crime ,
 Que Marseille & Toulon recellent dans leur port ;
 Là parmi des brigands échappés à la mort ,
 L'innocent criminel traîna comme un coupable ,
 Dans la honte des fers un joug irréprochable.

QUE vous faut-il de plus ministres de la mort ?
 Faut-il vous retracer un trait encor plus fort ?
 Eh bien , transportons-nous dans ces murs san-
 guinaires

Qu'à la honte des loix on fit mourir trois freres.
 Quel crime étoit le leur ? Trop ferme dans leur
 foi ,

On fut les en punir par une injuste loi.
 Et ce pauvre Pasteur, l'objet de leur souffrance ,
 Qui paya de son sang le prix de sa constance.
 Si ça ne suffit point pour émouvoir vos cœurs ,
 Je vais les attendre par de plus grands malheurs.

UN Pere avoit trois Fils, & n'avoit qu'une Fille,
 Mais seule elle faisoit l'honneur de sa famille ;
 De ses bras paternels un soir on l'enleva ,

On la mit dans un Cloître, & jugez s'il pleura !
 Deux de ses autres Fils s'en firent à la guerre,
 Le troisième resta pour secourir son Pere.
 Par sa tendre amitié, par ses soins complaisans,
 De ce Pere accablé sous le fardeau des ans,
 Sous ce poids importun, qui ronge, qui consume,
 Il adoucit ses jours trop mêlés d'amertume.
 Mais quand des passions il eut lâché le frein,
 Qui de l'homme vraiment font un monstre inhu-
 main,

Il délaissa son Père, & vécut sans contrainte,
 Dans les plaisirs honteux, sans remords & sans
 crainte.

Ce trop malheureux Pere, aux portes de la mort,
 Souffroit plus pour son Fils, que de son triste sort.
 En vain il lui disoit qu'il s'ouvroit un abîme ;
 Il ne l'écoutoit point, & vivoit dans le crime.
 Le crime tôt ou tard nous conduit au trépas.
 En effet, cet Enfant, modele des ingrats,
 Honteux, désespéré de son désordre extrême,
 Il eut la cruauté de se pendre lui-même.
 Son Pere infortuné, tout tremblant accourut,
 Et trouva son cher Fils tristement suspendu.
 Jugez de la douleur de son âme sensible !
 Il se trouva sans force à ce spectacle horrible ;
 Pour le rendre à la vie, on redoubla d'efforts,
 Il ne revit le jour que pour souffrir la mort.
 Du crime de son Fils on l'accusa lui-même,
 A la honte du siècle & d'une loi suprême,
 On le jugea coupable, & mourut par la loi,
 Victime de l'erreur & martyr de la Foi.

Quand pour monter au Ciel il eut percé la nue,
 Son innocence enfin fut alors reconnue,
 Mais que lui fit cela ? Ça fit beaucoup de bien
 A tous les partisans qui n'espéroient plus rien.
 Car malgré l'échaffaud dressé sur l'esplanade,
 Que même les soldats parcourussent l'estrade,
 Pour inspirer la crainte ainsi que la terreur,
 A tous les Réformés, des Enfans du malheur ;
 Tout ce train ne faisoit que ranimer leur zèle,
 Et leur attachement pour leur culte fidele.
 Voyant l'espoir perdu de les réduire tous ;
 Louis XV devint plus traitable & plus doux.
 Des Courtisans trompeurs, des Prêtres infideles,
 Qui les faisoient passer pour de sujets rebelles,
 N'écoutant plus la voix de ces adulateurs,
 Ecarta loin de lui ces agens imposteurs.
 Le fanatisme alors renfermant son épée,
 Du sang des Protestans ne se vit plus trempée.
 Louis XVI régna, ce Monarque éclairé,
 Leur promet par serment un Etat assuré.
 Il leur a fait du bien autant qu'il a pu faire,
 A la barbe de ceux qui vouloit le contraire.
 Mais quel est dans le fond le bien qu'il leur a fait ?
 Je ne vois jusqu'ici qu'un stérile bienfait.

F I N.

